

Portée emmurée
[ou les murs de la résidence]
par Corinne Rondeau

Le travail de Julie Legrand a la simplicité d'un corps et la complexité d'une organicité. Les oeuvres sont modestes : les effets sont réfléchis, non spectaculaires. Il faut avancer lentement à travers des formes simples aux contours discrets mais clairement dessinés et des matériaux pauvres, accumulés parfois mais évidés de leur (a)pesanteur. Passer de l'une à l'autre s'éprouve comme un rite initiatique: épreuve du passage. Passer l'une dans l'autre évoque la figure subtile de l'architecte du labyrinthe, Dédale. Il ne s'agit point d'observer simplement un enchevêtrement, mais de se risquer à une traversée et de s'abandonner au sensible. Mouvement continu entre extériorité et intériorité et puissance du geste traversent le corps dans toutes ses épaisseurs. [Passe, passera] se déploie dans trois espaces : un appartement, un atelier, une salle d'exposition... [Passe, passera] se dissémine en verre, plumes, confettis, meubles, cheveux, lamelles de tuyaux d'arrosage... [Passe, passera] expose volumes, photographies, dessins et projets, installations... Entre des espaces, des matériaux et des formes, Julie Legrand opère les passages entre réalisations et esquisses. Les oeuvres présentées dans le cadre de la résidence d'artiste font ensemble : leur cohérence est à l'image d'un corps qui se dilate, se répand dans les espaces de vie, de création, d'exposition. C'est dire si la différence entre vivre et créer est ténue. Création entre vie et corps. Corps entre sensations et territoires. Non-visible mais vivant, le corps hante tous les espaces de la résidence. Il circule ici, là, ailleurs. Il apparaît et disparaît sans jamais pouvoir être le même, portant au monde des visibilitées, les naïves et lucides véritées du sensible. La résidence est un corps. Chaque espace est un organe complexe. La vie passe, coule, irrigue les interstices les plus arides, les plus fins, les plus improbables. Mais pour qu'un corps cède à la complexité des organes, pour que l'unique devienne multiple, pour que le dedans devienne un dehors, pour que la vie suive les

méandres du labyrinthe, il faut un passeur : l'artiste. Corps, organe, sensation : artiste passeur. Avec l'installation de verre Echappée belle, deux pièces de l'appartement sont mises en jeu : la cuisine et le salon. Du verre s'accumule en forme de transparence et de vide. De l'autre côté du mur, deux coulures de verres sortent des prises électriques. Le contenant devient le contenu : les verres objets deviennent l'image d'un fluide qu'ils sont sensés contenir. Le passage tient de la transsubstantiation. Ce qu'il évoque ne tient pas du miracle mais d'une problématique des arts plastiques : comment capturer des forces ? Cette question, Deleuze l'avait relevée comme la recomposition et la décomposition des effets (des couleurs dans l'impressionnisme, du mouvement dans le cubisme...). Comment capturer la force du verre et en manifester les effets? En recomposant par l'accumulation l'effet d'un plein constitué par des vides et en décomposant la quantité en deux simples filets de verre, le vide en fluide pétrifié tel des vaisseaux de verre. La transsubstantiation est l'image d'un désir qui cherche à donner une image de la transformation. Celle-ci est comme tenue secrète par son passage dans le mur : le verre solide prend forme fluide, le contenant devient contenu. Rien qu'un mur qui contiendrait le mystère de l'opération et nous impliquerait d'autant plus dans le passage. Dans ce mur, séparation opaque et architecturale, la matière verre est modifiée : le vide devient plein, la quantité devient qualité. Le mur détient le secret de la métamorphose. Ce changement rend visible les forces de la mutation : un amas de verre en capillarité, la capillarité en corps de verre. Ce que l'on voit donne à voir le corps et son intériorité, et s'inversant l'intériorité donne corps à l'extériorité. Voilà donc ce qui nous habite ! L'intériorité du corps, et par renversement, elle donne au corps la mesure de ce qu'il habite à son tour : un espace. L'impossible devient possible par modification de la matière. Dans le salon, une deuxième installation : une Chape de plomb en plumes. Du plafond pèse une énorme masse de plumes de pigeon, rémiges et duvets, grises, blanches et noires. De la terrasse, à l'extérieur, une petite fenêtre est visible, et

derrière elle, l'accumulation de plumes et son épaisseur. Ce que nous voyons au dessus de nos têtes n'a pas la légèreté que nous connaissons de la plume mais le poids désormais de ce que nous percevons. La transformation a lieu désormais au coeur de nos sens, l'affect s'en trouve dès lors modifié : la légèreté se convertit en attraction, quelque chose nous fixe au sol. Le corps change d'attitude, la masse qui surgit du plafond ne cesse de modifier notre rapport au matériau. L'illusion joue pleinement. Ce n'est pas le matériau qui crée la masse mais son agencement. Ce n'est pas dire que l'accumulation fait masse mais qu'elle est le moyen par lequel des perceptions viennent à modifier une réalité (pauvrement illusoire) de la légèreté. Qu'est ce qui pèse le plus entre 1kg de plomb et 1kg de plumes? La question piège de notre enfance ne cesse de resurgir ici. L'image de la plume plus légère que le plomb pouvait nous induire en erreur : la sensation de masse ou de légèreté a donné une image à nos esprits. Pourquoi ne pas tenter de poursuivre l'erreur mathématique et la vérité sensible? Voilà donc ce qui nous affecte ! Nos yeux aveugles voient pour ne point ressentir les pressions qui agissent sur notre corps et en lui. Cette fois-ci, la transformation a lieu en nous. Ce qui affecte n'est point la masse de plumes mais que la légèreté puisse être d'une épaisseur terrifiante, d'une lourdeur asphyxiante. La légèreté toute en sensation sans que jamais plafond de plumes ne nous étouffe pourtant. Avec les oeuvres de Passe passera , il faut suivre le sensible du plus loin pour qu'il puisse venir nous toucher au plus près. Des accumulations sont en jeu, toutes ont leur singularité. Des meubles entassés ou des confettis collés entre eux défigurent les objets eux-même dans leur unité propre, dans leur fonction propre, pour se constituer en un tout. L'un s'annule quand le tout s'agence. Le tout n'est pas une addition parce qu'en perdant unité et fonction les objets changent de forme, le tout fait ensemble comme un corps constitué de membres, d'épaisseurs et de stratifications. De collecteur, l'artiste devient agent : Julie Legrand prend acte de leur présence et contribue au temps d'une lente recomposition-décomposition de la

métamorphose de l'objet. L'accumulation liée à la consommation et au recyclage n'a pas droit de citer, cette raison est désormais insuffisante. Ce qui s'impose c'est la qualité organique que peuvent acquérir ces objets, c'est à dire de fonctionner comme un tout agencé, comme un corps qui tient et se meut. Les objets s'élèvent ou s'abaissent, se compressent et se fragmentent, se ramifient et s'individualisent... Ils entrent en résonance avec d'autres éléments (murs, espace...), d'autres objets (bureau, casier...). Dans l'atelier, un pilier trouve sa fondation dans un tiroir de bureau à moins qu'il n'en surgisse et s'enfonce dans le plafond. Inversion et retournement de l'architecture : qu'est ce qui soutient ce qui doit soutenir ? La porte d'un casier s'ouvre sur un mur. Le mur pousse, remplit, existe comme un contenu alors qu'il contient, retient, circonscrit l'espace. Surgissement des entrailles du mur à l'intérieur du casier qui, devenu obsolète dans sa fonction de rangement, ouvre le mur à une planéité et à un débordement physique. Le casier est devenu mur, sa peau (la peinture qui le recouvre) est celle des murs de l'atelier. Le fond inerte pris d'une poussée de vie vient au devant de nous et le plus enfoui, le plus caché exulte dans sa réalité et sa matérialité brute : briques rouges. Dans la salle d'exposition. Choses fines, pauvres, légères en amas comme ces deux boules de cheveux sans têtes en Face à face à l'allure de gigantesques sphères excrémentielles de bousier. Le matériau est pauvre parce qu'il est souvent fragile, infime mais aussi parce qu'il ne joue jamais en faveur de sa propre nature, il est à l'abandon de toute reconnaissance pour mieux se redéfinir, se ressaisir, se refaire une beauté : le cheveu devient excrément. Lanières de tuyau d'arrosage en geste exclamatoire et secret. Lianes et réseau, fragment du labyrinthe ou fil d'Ariane. Retour à l'appartement. Lignes de fuite légèrement posées au plafond, la fenêtre ouverte, le corps connaît alors la lévitation, Sortie de corps. Le signe à peine insistant des sandales abîmées au sol nous donne les qualités aériennes d'Hermès. Nos pieds ne peuvent chausser les sandales du dieu messenger, mais la fenêtre a déjà pris possession de nous. Dehors et ici. Levons les yeux. Des lignes de fuite partent du

point central, qui virtuellement nous stigmatisent au sol en redoublant notre position dans la pièce, et nous convient à prolonger au delà des murs notre regard à l'horizon. Les murs de la résidence sont habités d'un corps de métamorphoses, celui de Protée, le dieu marin, qui gardait si bien les troupeaux de son père Océan que celui-ci lui donna le don de connaître le passé, le présent et le futur. Mais il n'est pas simple de l'aborder, ni d'obtenir la vérité. Protée devait être surpris dans son sommeil et tenu solidement entre la force des bras de ceux qui venaient l'interroger. La raison en était que Protée pour se défendre de ce don se métamorphosait en figures terribles (lion, sanglier, dragon, léopard) ou en matières non préhensibles (eau, feu). Protée n'est pas seulement un être de métamorphoses, il est celui par qui la pensée n'arrive que contrainte et forcée par le sensible. Protée [passe, passera] la muraille en y laissant toujours la trace de son passage, de sa métamorphose. Mur vivant, insaisissable. Entité duelle : impossible de retenir ce mur débordant et débordé, clé des secrets, impossible corps à contenir jusqu'au moment où le sensible surgit et où l'on embrasse les oeuvres dans un ensemble comme un corps dans nos bras. Protée [passe, passera] où on ne l'attend pas. C.R

en même temps. Bon voyage , Julie.